Ödön von Horváth

Figaro divorce

(Figaro lässt sich scheiden)

Traduction française
d'Hélène Mauler et René Zahnd

Répertoire Germanique

Editions du Brigadier

Figaro divorce commence quelques années après *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais. Le Comte Almaviva, la Comtesse, Figaro et Suzanne sont obligés de fuir leur pays pour échapper aux révolutionnaires qui ont pris le pouvoir. Le Comte et la Comtesse s'enfoncent dans la misère mais fortifient leur amour, tandis que Figaro, qui a décidé de quitter le Comte dont il était le valet et a repris son ancien métier de barbier, mène une vie assez confortable, mais perd l'estime et l'amour de Suzanne, qui le quitte.

Comment survivre dans la tempête des révolutions tout en gardant son humanité ? Comment vivre loin de sa patrie tout en préservant son espérance ? *Figaro divorc*e a été créée à Prague le 2 avril 1937, alors qu'Horváth lui-même avait été expulsé de l'Allemagne hitlérienne l'année précédente.

La présente traduction est une commande du Théâtre des Osses à Fribourg en Suisse (direction Anne Schwaller). Création le 30 novembre 2023 dans une mise en scène de Philippe Sireuil.

Ödön von Horváth (1901-1938) est un dramaturge autrichien joué dans le monde entier. Ses pièces mettent en scène, dans le contexte d'une Allemagne en proie à une très grave crise économique et à la montée du nazisme, la lutte entre des individus isolés à la recherche du bonheur et les forces sociales, économiques et politiques qui les entourent et les asservissent. Peu de personnages réussissent dans l'œuvre de Horváth, malgré les efforts de leur créateur pour croire à leur destin. Lui-même meurt à 37 ans, le 1er juin 1938, en exil à Paris, absurdement écrasé par une branche d'arbre dans la tempête, juste avant l'effondrement total du monde dont il a scruté les failles et les craquements dans la vie de tous les jours.

Prix : 12,50 €
ISBN : 978-2-487987-08-1

9 782487 987081

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Le Comte Almaviva

La Comtesse, son épouse

Figaro, valet de chambre du Comte

Suzanne, son épouse, femme de chambre de la Comtesse

Quatre Garde-frontières

Un Officier

Le Bijoutier

Son Assistant

L'Instituteur

Adalbert, un pâtissier

Josepha, son épouse

Basile, un boucher

Une Sage-femme

Le Garde-forestier

Une Docteure en droit, secrétaire générale du bureau de la « Fédération internationale d'aide aux émigrants »

Sa Secrétaire

Une Domestique

Antonio, jardinier au château, oncle de Suzanne

Fanchette, sa fille

Pédrille, ancien palefrenier du Comte Almaviva

Le Chef de la garde

Chérubin, ancien page du Comte Almaviva

Un Client

Le Commissaire

Deux Enfants trouvés, un grand et un petit

Premier acte

Dans la forêt profonde, à la frontière. Le Comte Almaviva, la Comtesse, Figaro et Suzanne fuient la révolution. On n'entend que leurs voix, parce qu'il fait nuit noire.

La Comtesse. — Où es-tu ?

Le Comte. — Ici.

La Comtesse. — Je ne vois rien.

Le Comte. — C'est la nuit la plus sombre de ma vie.

Suzanne pousse un petit cri.

Figaro. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Suzanne. — J'ai marché sur quelque chose de mou.

La Comtesse. — Pourvu qu'il n'y ait pas de serpents —

Suzanne. — Juste Ciel !

Une lune blême traverse les nuages et à présent, on voit les fugitifs.

Le Comte, *levant les yeux vers le ciel, avec ironie.* — Regardez, la lune est croissante.

La Comtesse, *regardant autour d'elle.* — Les serpents mordent aussi la nuit ?

Suzanne frissonne de peur.

Figaro. — Madame la comtesse, avec tout le respect que je vous dois, ne compliquez pas encore la situation. Même sans serpents elle est bien assez compliquée.

Le Comte. — Que Dieu nous garde.

Suzanne. — Je suis toute griffée par la broussaille.

La Comtesse. — Et moi toute en loques.

On entend un coup de feu au loin.

Suzanne, *avec angoisse.* — C'était quoi ?

Figaro. — Un coup de feu. Mais nous sommes sauvés.

La Comtesse. — Il faut que je m'assoie —

Elle s'assied sur une racine.

Le Comte, *à Figaro, lentement et à voix basse.* — Sommes-nous certains d'avoir déjà franchi la frontière ?

Figaro. — Monsieur le comte, je connais la moindre clairière par ici. À gauche le lac, à droite le ravin, en face le marais et là-bas se trouve cette chère patrie. Nous sommes tirés d'affaire.

Le Comte. — Espérons-le. Depuis vingt-quatre heures, je n'arrête pas de me demander quel crime j'ai bien pu commettre qui m'oblige à quitter en secret le pays de mes ancêtres, comme un malpropre, pour sauver ma peau.

Figaro. — Vous êtes l'illustre comte d'illustre lignée, suprême seigneur, suzerain et bailli. Ces crimes ne sont-ils pas suffisants ?

Il a un sourire ambigu.

Le Comte. — Les événements des derniers jours sont inconcevables. Sa Majesté assassinée, la noblesse chassée, tuée, les biens dérobés, les églises dévastées, les châteaux pillés — un mitron est maréchal, un cordonnier président et un greffier ambassadeur à Londres ! Les privilèges abolis, la même justice pour tous, que l'on soit vagabond ou prince : la même justice. Non, cette injustice ne peut pas durer, c'est un soufflet à la face du droit divin ! Personne n'aurait pu l'imaginer.

Figaro. — À part ceux qui ont fait la révolution.

Le Comte le regarde, interloqué.

La Comtesse, *avec angoisse.* — Il y a quelqu'un —

Suzanne. — Où ?

Tous tendent l'oreille.

LA COMTESSE, *d'une voix blanche.* — On nous suit.

FIGARO. — Pas un chat.

LE COMTE. — La nuit dans la forêt, on entend toujours des pas.

SUZANNE. — Surtout en automne, quand les feuilles tombent.

Silence.

LE COMTE, *avec tendresse, à la Comtesse.* — Viens, nous devons continuer —

LA COMTESSE, *à voix basse.* — J'aimerais dormir.

LE COMTE. — Ici ? Dans la forêt ?

La Comtesse le regarde avec de grands yeux et fredonne un air mélancolique. Le Comte se cache les yeux de la main.

FIGARO, *pour détendre l'atmosphère.* — Madame la comtesse, un jour j'ai parlé avec un presque-mort et il a dit, mieux vaut être un gibier traqué dans les taillis qu'un empereur six pieds sous terre ! Mieux vaut un ciel de lit qu'un lit au ciel. Madame la comtesse, je vous le jure, dans une demi-heure au plus tard nous atteindrons le premier village — ça, je le sens ! Croyez-en mon fameux instinct !

LA COMTESSE, *ne pouvant s'empêcher d'avoir un petit sourire.* — Ton instinct, mon cher, avec tout mon respect —

SUZANNE, *lui coupant la parole, pour détendre l'atmosphère à son tour.* — Oho, madame la comtesse ! Je ne veux pas qu'on dise du mal des instincts de Figaro ! Tout ce qu'il prédit arrive et d'ailleurs il a tout prédit.

LE COMTE. — La révolution aussi ?

FIGARO. — La prédire, ça n'aurait pas été sorcier.

LE COMTE, *le regardant fixement.* — Pas sorcier ?

FIGARO, *éludant.* — Nous étions tous sourds. Ou aveugles.

SUZANNE. — Je vois une lumière ! Là-bas !

Tous regardent.

LE COMTE. — Je ne vois rien.

LA COMTESSE. — Où est mon lorgnon* ?

FIGARO. — Mais oui, une lumière ! Je la vois très bien — à coup sûr une maison, madame la comtesse !

LA COMTESSE. — Dieu du Ciel ! *(Elle se lève.)* J'ai l'impression d'être en enfer et que l'enfer, c'est de la forêt partout —

***

Quatre heures plus tard, il fait encore nuit. Au poste-frontière, à un kilomètre et demi de la révolution. Un local administratif avec bureau, armoire, lit métallique et autres. Quatre garde-frontières sont de service de nuit. Le Premier est assis au bureau et lit le journal, c'est le plus âgé. Le Deuxième joue aux échecs avec le Troisième et le Quatrième, couché sur le lit métallique, rêvasse en fumant.

LE PREMIER. — Nous allons recevoir du renfort. *(Il lit :)* « Au vu des événements sanglants et confus dans le royaume voisin du nôtre, le ministère royal de la guerre, en accord avec le ministère royal de l'intérieur, a pris la décision d'envoyer l'armée en renfort des garde-frontières, afin d'empêcher aussi durablement que possible, d'une part, l'intrusion d'éléments indésirables et, d'autre part, la propagation des hérésies révolutionnaires. » — *(Il lève les yeux du journal.)* « Empêcher », l'intention est bonne, mais on n'arrête pas, je le crains, des forces élémentaires qui de toute manière façonnent la face du monde —

Il ricane.

LE DEUXIÈME. — Si je vais là, il va ici, si je vais ici, il va là. Échec !

Le Troisième prend une pièce.

LE DEUXIÈME. — Élémentaire ! Je n'ai pas vu le roi !

LE TROISIÈME. — Pas vu le roi, rien vu du tout —

---

* En français dans le texte